

ISKRA, IRD, DOCKS 66 & UBUNTU CULTURE

présentent



MARTA & KARINA

en discrète compagnie

Un film de Philippe Crnogorac, écrit avec Pascale Absi



MARTA & KARINA, EN DISCRÈTE COMPAGNIE UN FILM DOCUMENTAIRE DE PHILIPPE CRNOGORAC MUSIQUE
EMMANUEL BLANC ÉCRITURE PHILIPPE CRNOGORAC, PASCALE ABSI MONTAGE VIRGINIE VÉRICOURT
PRODUIT PAR ISKRA, IRD IMAGE PHILIPPE CRNOGORAC AVEC LA PARTICIPATION DE CNC, COSIP

MARTA ET KARINA en discrète compagnie

PROGRAMMATION-PARTENARIAT

Irène Oger
06 83 80 44 08
culture.ubuntu@gmail.com

DISTRIBUTION

Ubuntu Culture & Docks 66
Aleksandra Cheuvreux & Violaine Harchin
06 99 70 92 87 / 06 18 46 24 58
contact@docks66.com

Bureaux : 7 rue Ganneron 75018 Paris / 9 rue Goudard 13005 Marseille
Siège social : La Trigalière 37340 Ambillou



SYNOPSIS

Dans la chambre à coucher de Marta et Karina, les hommes défilent. Pas de changement d'habit, un tissu rapidement tiré sur la fenêtre, un drap jeté sur le lit : les négociations et les passes sont comme une parenthèse au sein des activités quotidiennes.

C'est dans cet interstice, avant et après, que le film s'installe. Leur voix digne et précise dessine, parfois avec gravité, parfois avec humour, les contours de leur vie et de leur métier qui, entre choix et nécessité, leur permet d'accéder à une autonomie sociale et financière.

Filmée avec pudeur et attention, leur parole ne sous-estime jamais ni la violence, ni certaines joies d'un quotidien vécu différemment par chacune.





« Je voudrais que les gens voient que les prostituées ne sont pas comme ils l'imaginent. Même s'ils disent : "Tu te vends, où est ta dignité ?". Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de dignité. La dignité c'est autre chose qui n'a rien à voir avec ça. »

« Depuis le temps que je travaille, certains clients viennent régulièrement. Alors, ils deviennent mes amis. »

« Il y a des gens qui pensent que nous sommes des victimes, mais en regardant ce que nous sommes, je ne pense pas que nous soyons des victimes. Je peux manipuler les hommes, leur faire faire ce que je veux, comme je veux. J'ai un caractère dominateur. »

« J'ai toute cette responsabilité, je suis la chef de famille. C'est moi qui prends les décisions. Et perdre tout cela entraînerait ma famille dans le plus grand chaos. »

EN TÊTE À TÊTE AVEC LE R ÉALISATEUR



Pourquoi un film sur la prostitution en Bolivie ?

Je n'ai pas envisagé *Marta et Karina, en discrète compagnie* comme un film sur la prostitution mais plutôt comme une rencontre avec Marta et Karina. C'est un film sur l'intimité de celles qui sont habituellement invisibles et qu'on n'entend jamais. Je les ai rencontrées lors du tournage de mon précédent documentaire en Bolivie, grâce à Pascale qui travaille comme ethnologue avec elles depuis de nombreuses années. Nous avons passé de longs moments ensemble, chez elles, avec leurs enfants. J'ai découvert leur monde. À cette occasion, mes préjugés se sont heurtés à une réalité que je n'attendais pas. Ces femmes me fascinaient tout autant qu'elles provoquaient en moi un certain malaise. Au début, à mes yeux, Marta et Karina étaient des prostituées, pas complètement des femmes comme les autres. Je maintenais une distance. Lorsque j'apercevais un client, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver du dégoût et de la compassion à l'idée de la passe. Puis, peu à peu, derrière la routine, la banalisation, et les discours calibrés, je saisisais un regard, une parole, comme une faille qui laissait entrevoir autre chose qui me touchait. C'est à partir de cette expérience que j'ai choisi de réaliser ce film avec Marta et Karina avec cette question : quel regard peut-on avoir sur le commerce du corps ? La prostitution marginalise ceux qui la pratiquent et heurte notre manière de concevoir la sexualité. Mais elle est aussi le miroir grossissant d'une interrogation universelle sur les rapports entre les hommes, les femmes, l'argent et la nécessité de gagner sa vie.

Tant sur le plan humain que sur le plan cinématographique, comment avez-vous trouvé votre place face à ces femmes et de fait, dans l'univers de l'intime ?

Avec Marta et Karina, ma place s'est construite avant le tournage, dans les échanges que nous avons eus à propos du film. Je leur ai dit pourquoi j'avais envie de les filmer, les questions que je me posais sur leur activité, mes incompréhensions aussi. De leur côté, elles étaient à un moment de leur vie où elles voulaient faire entendre leur parole et se montrer. Au fil de ces conversations, le film commençait à exister dans leur esprit. La confiance que m'ont accordée Marta et Karina a été fortement soutenue par la relation privilégiée qu'elles entretiennent avec Pascale depuis de longues années et parce que je les connaissais depuis notre précédent film, *La tentation de Potosi*, dans lequel Marta joue son propre rôle. Finalement, plus que de ma propre place, je crois que l'enjeu pour ce film était d'être attentif à la place que je pouvais leur accorder, dans mes choix de cadrages mais aussi dans mon écoute. Le mot « prostituée » est chargé de préjugés, les questions que je me suis donc posées pendant ce film tournaient beaucoup autour de mes propres représentations, opinions autour de ce que je voyais et imaginais qu'elles pouvaient vivre. Mon projet n'était pas de délivrer un message sur la prostitution, mais bien de rencontrer deux femmes qui se prostituent. Le but était alors de les retrouver, jour après jour, avec un regard toujours curieux de ce qu'elles sont, en suspendant au maximum mes propres jugements.

Ce film est donc d'abord le portrait de deux femmes...

C'est un moment de leur vie. Qui sont Marta et Karina ? Comment vivent-elles le fait de se prostituer ? Qu'est-ce que nous avons en commun avec ces femmes dont la société nous a plutôt appris à nous distancer ? Un film pour passer de l'autre côté du miroir de la prostitution et qui a pour but d'approcher ce mouvement contradictoire auquel me renvoient sans cesse Marta et Karina : la prostitution comme à la fois soumission à la domination masculine et instrument de libération et d'autonomie pour ces femmes.

Comment s'est passé le tournage ?

Nous nous rendions alternativement chez l'une et l'autre. Dans la chambre à coucher où elles reçoivent les clients, nous avons partagé de longues heures à attendre que le téléphone sonne. C'est dans ces moments suspendus entre deux passes que se libérait une parole privilégiée. Ce que disent Marta et Karina ce n'est pas pas des témoignages recueillis hors contexte mais bien des paroles qui s'inscrivent dans un temps narratif qui fait sens pour le film et pour elles : celui de l'attente du client et des instants qui suivent son départ. Cette mise en scène de la parole et d'elles-mêmes est le cœur du film. Nous avons tourné en équipe très réduite : je filmais et Pascale prenait le son. Lorsqu'un client arrivait, nous disparaissions dans la cuisine, le temps de la passe. C'était la seule place possible pour nous ; c'est devenu un dispositif du film. La question de filmer un rapport sexuel s'est posée : Karina nous a proposé de le faire avec l'accord d'un client. Mais il nous a semblé que l'imaginaire était beaucoup plus fort et représentatif que la crudité d'une passe dévoilée. Nous avons donc choisi de nous limiter à enregistrer certaines rencontres avec des clients, avec la complicité de Marta et Karina. Finalement, si le film s'attarde sur l'avant et l'après de la passe, c'est parce que ce qui se joue dans la prostitution dépasse largement le moment de l'acte sexuel.

Votre intervention orale à un moment donné avec Karina vient rompre le dispositif de tournage préexistant où vous étiez effacé. Comment ce dispositif s'est-il opéré et reflétait-il votre relation avec Marta et Karina en dehors du tournage ?

Lorsque je demande à Karina pourquoi elle a accepté de participer au film, c'est une manière de révéler la relation qui nous unit et qui est finalement à l'origine du film : mes interrogations face à ces femmes et leur désir de faire entendre leur parole. Entendre ma voix clarifie le rapport entre elles et moi, le contrat tacite qui est passé pour chaque film entre filmeur et filmé. Cela lève l'ambiguïté qu'il pourrait y avoir par rapport aux images prises sous les portes et les sons de passes enregistrés à l'aide d'un micro qu'elles dissimulaient dans leur chambre. On pourrait alors se demander où se situe la limite entre ce qui est consenti ou non. Alors que tous ces moments sont totalement assumés et mis en scène avec elles. A aucun moment je n'ai filmé sans qu'elles ne le sachent. Tout le dispositif de tournage était transparent et elles y ont participé pleinement. Voilà le sens de ce moment dans le film. Et il me semble constitutif du film, il « montre » un peu celui qui est derrière la caméra.

Notamment, malgré le fait que vous soyez un homme, Marta et Karina semblent plutôt à l'aise devant la caméra, en a-t-il toujours été ainsi ? Pensez-vous qu'elles se soient mises en scène ou du moins les sentiez-vous dans une relation de jeu avec la caméra ?

Comme toute personne qui est filmée, elles n'oublient jamais la caméra. Parfois, elles voulaient nous confier des anecdotes et demandaient à ce que ce ne soit pas enregistré. Il était important pour moi de respecter ce pacte. Dans ce sens, elles avaient aussi le pouvoir de contrôler leur parole. Je crois qu'elles étaient fières de participer à

ce film, comme la reconnaissance d'un parcours. Le film est aussi pour elles une manière de se dévoiler et de montrer au monde qu'elles ne sont pas au ban de la société. La part de jeu existe toujours, dès lors que quelqu'un se raconte, il se met en scène, dans ce qu'il choisit de dire, et surtout de ne pas dire ...

Le film se passe la plupart du temps en huis clos. Il y a très peu de scènes à l'extérieur. Ce procédé a-t-il pour but de refléter l'isolement vis-à-vis du reste de la société, ou est-ce simplement car leur chambre, de par leur métier, est leur espace de vie principal ?

La chambre est l'espace de l'intimité, c'est aussi le lieu où la parole avait le temps de se libérer et, en même temps, c'est un lieu en permanence « envahi » par les clients qui appellent sur leurs téléphones portables. Je me suis posé un moment donné la question de ne jamais sortir, que l'espace du film soit celui de l'espace clos de leurs chambres mais en voyant les images, il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de saisissant à voir Marta et Karina dans des activités quotidiennes, au milieu de la société. Et finalement leur activité s'inscrit dans leur quotidien, entre les courses, la famille, les études...

Aviez-vous, avant de faire ce film, une opinion sur la prostitution ? Comment ce film a-t-il pu faire évoluer votre rapport à la question ?

Dans toute l'histoire de l'humanité, les prostituées sont présentes, y compris dans la Bible. Alors, de quoi sont porteuses ces femmes ? De quoi sont-elles le symbole ? Elles doivent bien nous parler de nous, de notre monde, de nos rapports hommes-femmes, de la domination, de la liberté, de l'argent, de la sexualité... sinon comment comprendre que ces femmes soient si présentes dans la littérature, dans l'histoire, dans le cinéma... qu'ont-elles à nous dire ? La seule vraie distinction pour moi est de savoir si les femmes ont le pouvoir de dire non, de refuser une passe. Et je ne parle pas de la traite abominable des femmes transformées en esclaves sexuelles... Marta et Karina sont dans un rapport beaucoup plus complexe, elles n'ont personne à qui rendre des comptes, travaillent quand elles veulent, et là, elles font vaciller les opinions les plus tranchées. C'est en cela qu'elles m'intéressent. Au départ, je les voyais comme appartenant à la catégorie des prostituées et, en les côtoyant, je me suis approché de femmes. Dire qu'elles sont des prostituées est terriblement enfermant et en même temps très vrai. C'est entre ces eaux troubles que navigue le film, je crois. Elles ne sont pas que ça, mais elles sont aussi ça. Et comment l'assumer, vivre avec, ne pas se sentir exclue de la société... quelle part d'ombre et d'humanité représentent-elles ? Ce qui m'a profondément touché c'est qu'elles puissent dire qu'elles trouvent plus de liberté, de respect et de pouvoir dans cette activité que dans leur propre couple... Je trouve ce constat terrible et je ne suis pas sûr qu'il ne soit pas partagé dans de nombreux endroits de la planète... L'argent et le contrat avec le client – le prix, la durée... – est finalement aussi ce qui protège Marta et Karina.

Qu'est-ce que la co-écriture et le tournage avec Pascale vous ont apporté dans votre rapport à la question de la prostitution et aux personnages ?

Pascale m'a apporté toute sa connaissance du sujet, les détails qui font sens dans la vie de ces femmes, issues de ses années d'expériences auprès d'elles. Cela m'a permis d'aiguiser et de concentrer mon regard au fur et à mesure du tournage. Et cela a permis aussi d'être attentif à ce qui fait sens dans les gestes et la vie de ces femmes : l'attente, le téléphone, l'humour, les négociations, le fait que l'acte sexuel n'est pas l'essentiel du travail. Cela m'a aidé à organiser les tournages et mon regard, à savoir quelles scènes filmer et comment.

Et comment ici en France est-il reçu, notamment par le milieu de la prostitution ?

Il y a différents publics pour ce film. Pour les spectateurs qui ne sont pas directement concernées par la prostitution, le film donne accès à ce qu'on ne voit et n'entend que très rarement. Puis, il déborde largement le cadre de cette problématique, aborde la question de la place de la femme dans le monde ou encore de la domination de l'argent et des choix auxquels il oblige.

Pour les spectateurs plus investis et militants, comme le film n'apporte pas de réponses, il laisse avec beaucoup d'interrogations. Pour les travailleuses et travailleurs du sexe qui l'ont vu, jamais un film n'avait si bien restitué la « réalité » de cette activité en donnant enfin la parole aux principales concernées, celles qui l'exercent. Mais qu'il s'agisse des associations qui luttent contre la prostitution, qui viennent en aide aux prostituées ou qui militent pour une reconnaissance, le film ne porte la parole d'aucun de ces points de vue en particulier et en même temps les porte tous. Il n'est pas militant et Marta et Karina disent à la fois que c'est formidable et que c'est abominable... Cette contradiction est le point de vue que je souhaite défendre. Ce film n'est rien d'autre que le récit d'une expérience de vie. Si elle peut alimenter telle ou telle revendication, c'est parce qu'elle les contient et les contredit toutes en même temps.

* * * *



LE MOT DE PASCALE ABSI, ANTHROPOLOGUE À L'IRD ET CO-AUTEURE DU FILM

Qu'est-ce qui vous a amenée à travailler sur la prostitution en Bolivie ?

Mon intérêt pour la prostitution vient de mon parcours d'anthropologue du travail. Je terminais une recherche avec les mineurs boliviens quand le débat sur la professionnalisation de la prostitution a commencé à battre son plein, en Bolivie comme en France et ailleurs.

Faut-il protéger les prostitué.e.s en leur donnant des droits supplémentaires, ceux du travail ? Ou au contraire protéger la société de la prostitution, la considérer comme une servitude qui met en péril la vie et la dignité des prostitué.e.s et soumet potentiellement toute la société, et notamment les femmes, aux diktats de la sexualité masculine ?

Au-delà des spécificités de la prostitution, ce débat pose aussi la question : qu'est-ce qui définit aujourd'hui un travail, et en particulier un travail « de » femme, du point de vue de la Loi mais aussi de celui des personnes concernées ? Qu'est-ce que la vente de services sexuels a de véritablement particulier, au-delà de ce qu'elle peut partager avec d'autres secteurs économiques où l'on observe également de la domination masculine, de l'exploitation, de la violence, du travail forcé, du trafic... ?

Ces questions nous interpellent tous. Mais comment s'y retrouver lorsque les positions qui s'affrontent, notamment dans les médias, restent le plus souvent théoriques, entachées de considérations morales et de généralisations à l'emporte-pièce (guerre des chiffres qui viennent d'on ne sait où, témoignages décontextualisés, reportages furtifs, effets d'annonce sensationnalistes, etc.).

C'est armée de ces questionnements que je mène depuis 2005 une enquête ethnologique dans le secteur de la prostitution en Bolivie (dans les maisons de prostitution, les rues et par petites annonces) en partant du point de vue et des positions des prostitué.e.s, pour la plupart des femmes.

Très rapidement il est apparu que les personnes que je rencontrais considéraient leur activité comme un travail. Un travail pas tout à fait comme les autres (notamment à cause de la stigmatisation sociale), mais qui leur permet de vivre et d'avoir des projets d'ascension sociale que leur interdisaient leurs précédents emplois (emploi domestique et commerce de rue principalement). Ceci justifie-il que l'Etat bolivien reconnaisse la prostitution comme travail ?

Les réponses à cette question sont idéologiques, elles relèvent du jeu politique. Ce qui est intéressant pour l'anthropologie est d'analyser les différentes conceptions du monde (du travail, de la sexualité, des hommes et des femmes...) qui s'y affrontent et les rapports de pouvoir entre les différents acteurs du débat. Y compris, les représentations des chercheurs en sciences sociales qui durant des années ont exclu, pour des raisons morales, la prostitution de l'analyse du champ du travail même si les questions qu'elle pose sont partagées par d'autres secteurs d'activité.

Comment êtes-vous passée de l'étude de terrain sur la prostitution en Bolivie à la co-écriture d'un documentaire sur le même thème ? Et à l'inverse, comment le travail de construction autour du film a-t-il fait avancer votre travail de recherche ?

Ce film est un portrait de deux femmes. Dans mon travail d'anthropologue je m'intéresse aussi à des individus mais l'objectif est de déceler des processus sociaux qui vont au-delà de la dimension la plus individuelle des trajectoires. Le tournage et le montage ont donc été l'occasion d'une descente en profondeur dans la dimension individuelle de l'expérience de la prostitution. En même temps, le portrait n'est pas un exercice qui confine au particulier. Il est le lieu à partir duquel comprendre l'articulation entre les itinéraires des femmes et les dynamiques plus structurelles comme la domination masculine, la logique du marché et le contrôle des corps par l'Etat, qui sont des thèmes centraux de ma recherche.

Evidemment aussi, c'est un défi de changer de mode d'écriture, de négocier avec le regard de Philippe et les contraintes du cinéma ce qui fait sens ou pas pour le film. Le montage au cinéma est plus impitoyable que celui de l'écriture ethnographique. L'image, le son, la durée, les enchainements, la clarté des propos : les contraintes matérielles sont bien plus intransigeantes dans le cinéma que dans la littérature scientifique.

Quelle est la différence de statut et donc de situation entre la France et la Bolivie pour les prostitué.e.s ?

La France est un pays abolitionniste, c'est-à-dire qui refuse de légiférer sur l'exercice de la prostitution pour ne pas la légaliser. La prostitution n'est donc ni interdite, ni encadrée légalement, elle est tolérée ; à la différence du racolage et du proxénétisme. En Bolivie en revanche persiste un système réglementariste, c'est-à-dire un encadrement par l'Etat de la prostitution, issu de ce que l'on a connu en France jusqu'en 1946 et la fermeture des maisons closes. Aujourd'hui les femmes en Bolivie ne sont plus ni fichées ni enfermées dans les maisons, elles peuvent sortir quand elles le veulent, et même ne plus jamais revenir.

Le contrôle étatique et policier s'exerce principalement sur l'interdit de la prostitution pour les mineurs et le contrôle médical. Comme on le voit dans le film, pour pouvoir se prostituer légalement, il faut se rendre chaque semaine dans un centre médical spécialisé pour un examen gynécologique (tous les trois mois pour le test du sida) et être déclarée « saine », et ce tant pour les maisons de prostitution (où se trouvent la majorité des prostitué.e.s) que pour travailler par petites annonces ou dans la rue. Evidemment la prostitution clandestine échappe à tout contrôle et c'est là qu'on y rencontre le plus de violence et d'insalubrité.

D'ailleurs, doit-on parler de travailleur / travailleuse du sexe ou prostitué.e.s ?

L'appellation « travailleur du sexe » est liée à la reconnaissance légale de la prostitution comme travail, et donc à son contrôle par une législation particulière au sein du droit du travail. C'est le cas en Allemagne par exemple ; mais pas en Bolivie, où la principale organisation de prostitué.e.s réclame la professionnalisation et revendique l'appellation « travailleur du sexe », comme d'ailleurs les membres du Syndicat du travail sexuel (STRASS). Concernant l'emploi de « prostitué.e.s », il est plus résiduel que revendicatif.. On peut l'utiliser quand les gens s'auto-dénomment comme cela (c'est-à-dire qu'ils ne revendiquent pas le statut de travailleuse du sexe). Le terme « personne prostituée » est utilisé pour insister sur l'absence d'agentivité des prostitué.s (la prostitution s'impose de l'extérieur) et s'opposer à la reconnaissance de la prostitution comme travail.

Comment vous-y êtes-vous prise pour entrer dans les vies de femmes comme Marta et Karina ?

J'ai rencontré Marta et Karina lors de mon enquête dans les maisons de prostitution de Sucre, il y a maintenant plus de dix ans. Comme toutes les relations, celles que l'on tisse avec ses interlocuteurs lors d'un travail ethnographique dépendent d'un feeling, puis du temps partagé. Parmi toutes les femmes que j'ai rencontrées, c'est avec Marta et Karina que le courant est le mieux passé. C'est avec elles que j'ai partagé le plus de choses dans et hors des maisons. Nos relations ont rapidement débordé du cadre de l'enquête et nous continuons à nous voir régulièrement, même si cela fait plusieurs années que je ne fais plus de recherche à Sucre.

Vous avez fait la prise de son du film, comment avez-vous décidé avec Philippe de cette place ?

Le choix du sujet et des lieux de tournage (une grande partie du film se déroule dans la chambre où Marta et Karina attendent et reçoivent leurs clients) impliquait une équipe réduite. Que je prenne le son permettait d'éviter de négocier la présence d'une troisième personne dans un espace limité et que nous souhaitions le plus intime possible.

Que recouvre, pour Marta et Karina, le fait de dévoiler leur histoire ? N'est-ce pas un moyen de sortir leur activité et leur vie de l'ombre et les intégrer dans une normalité qu'on leur refuse ?

Oui, même si je pense que c'est plus leur normalité à elles, comme personnes avec leurs projets, que celle de la prostitution dont il s'agissait de témoigner. C'est d'ailleurs ce qu'elles disent tout au long du film en décrivant ce qu'elles ont fait de la prostitution, et non pas ce que la prostitution a fait d'elles...

Qui se prostitue, comment commence-t-on et existe-t-il des portes de sortie viables comme pour Marta ?

En Bolivie, la plupart des prostituées sont des femmes jeunes, plus jeunes que Marta et Karina. Elles ont généralement entre 20 et 30 ans, ce qui tend à prouver qu'il y a une autre vie après la prostitution. Elles proviennent surtout des zones urbaines, pas des campagnes. Leurs parents possèdent un petit commerce de rue, parfois un atelier, et sont plus rarement agriculteurs ou mineurs. Si les femmes entrent jeunes en prostitution, souvent entre 17 et 20 ans, celle-ci succède presque toujours à un parcours professionnel qui a commencé bien plus tôt, vers 12-13 ans, dans l'emploi domestique, lequel ne signifie pas toujours l'arrêt des études. La succession d'emplois mal rémunérés, des relations familiales difficiles, la sortie de la domesticité et du contrôle des patrons, l'attrait de la liberté et des distractions juvéniles, souvent une grossesse précoce, sont des enchaînements récurrents sur le parcours qui débouche sur la prostitution. L'impossibilité de rembourser une dette ou un micro-crédit est également un facteur important. La rencontre avec une « amie » qui éblouit les jeunes femmes avec son argent avant de leur proposer de travailler comme serveuse dans une maison close – il s'agit parfois d'une intermédiaire qui touche une commission – est presque toujours présentée comme l'événement déclencheur de l'entrée en prostitution. Une fois sur place, l'emploi de serveuse devient un emploi d'entraîneuse puis de prostituée.

Comme je le disais, la jeunesse des femmes tend à prouver qu'il y a une vie après la prostitution. Beaucoup se marient, d'autres arrêtent avec l'âge lorsque leurs revenus baissent. Généralement, durant les cinq, dix ou quinze ans où elles se prostituent, les femmes arrivent à mettre de l'argent de côté pour acheter un terrain, se faire construire une maison, et ouvrir un commerce dont les revenus prennent le relais de ceux de la prostitution. Parfois, comme Karina, elles font des allers-retours entre la prostitution et d'autres activités. D'autres enfin, plus rarement, restent dans la prostitution jusqu'à un âge avancé, parfois plus de 60 ans.

Comment s'expriment les risques qu'elles encourent tant au niveau de leur santé que face à de potentielles violences de clients ? Qu'est-ce qui est mis en place personnellement et collectivement pour prévenir ces risques ?

En fait tout cela dépend évidemment du type de prostitution auquel on se réfère. Dans le cas de Karina et Marta, leur activité se place dans le cadre réglementaire : elles doivent passer une visite médicale hebdomadaire pour pouvoir passer une annonce dans le journal. Elles ont donc un suivi médical régulier pour tout ce qui est MST. Et, au moins dans ce cadre, les femmes utilisent généralement des préservatifs masculins (parfois féminins). Le sida est donc assez contrôlé parmi les prostituées, plus que dans la population en général d'ailleurs car elles ont été ciblées par les campagnes de prévention, même si certaines acceptent « de le faire sans préservatif » pour toucher plus d'argent. C'est évidemment différent pour la prostitution clandestine. Et je ne peux pas me prononcer sur les questions de « santé psychique ».

Pour la violence, là encore tout dépend des formes de prostitution : dans les établissements de prostitution, les femmes sont assez protégées (l'agression par un client est immédiatement sanctionné par la riposte des employés), alors qu'elles sont plus vulnérables quand elles travaillent seules, dans la rue ou par petite annonce. Parfois les femmes travaillent à plusieurs dans une même chambre, ce qui permet de contrôler ce qui s'y passe, ainsi que les allées et venues au motel ou chez les clients, des unes et des autres.

Quelles sont les différences entre une femme pratiquant la prostitution dans une maison close et une indépendante comme Marta et Karina ? Sont-elles des « privilégiées » ?

La plupart des femmes entrent en prostitution dans des établissements spécialisés. Le manque de sommeil, d'intimité (les femmes vivent sur place), le fait d'y être toujours disponibles et la consommation d'alcool y rendent la vie particulièrement éprouvante. Ce qui explique que certaines, comme Marta et Karina, décident de travailler par petites annonces. Devenir indépendantes possède des avantages : elles choisissent leurs horaires, elles peuvent refuser un client, une pratique, et leurs gains leur reviennent intégralement. Elles décident quand travailler, dorment la nuit, vivent en famille et, entre deux clients, elles se consacrent à leurs études. Cette organisation est possible parce qu'elles n'ont pas de comptes à rendre à des proxénètes et parce que, en Bolivie, le racolage est légal. La contrepartie négative de travailler chez soi, ou de devoir sortir dehors avec les clients est la dangerosité accrue de l'activité, comme on le voit dans le film avec l'agression de Karina. Dans les maisons en revanche, la sécurité est assurée par les compagnes de travail et les employés. Enfin, la circulation de l'argent y est plus importante et les gains supérieurs à ceux de la prostitution à domicile.

Le cas de Marta est exemplaire, car peu arrivent à terminer leurs études. Étudier est impossible avec le rythme d'une maison de prostitution. Ce qui lui a permis de s'organiser est donc de travailler chez elle, en étudiant entre deux clients, et en s'absentant pour aller en cours.

Selon vous, sont-elles libres de leur choix ou prisonnières de leur réalité ?

Les choix se font toujours au sein d'un système de contraintes, notamment quand on est une femme, et sans beaucoup de possibilités d'obtenir un emploi rémunéré de manière satisfaisante.

Ce qui est intéressant est d'écouter la manière dont les femmes comme Marta et Karina parlent de leur entrée dans la prostitution. Même si les pratiques les plus coercitives traditionnellement associées à la traite (viols, enfermement, impossibilité de quitter la prostitution, mafias) ne sont pas fréquentes en Bolivie, on observe bien de la violence dans les recrutements. C'est le cas lorsque Karina raconte comment elle a été trompée lorsqu'on lui a dit qu'elle ne devrait que boire et non pas coucher avec les clients. Mais cette violence est quelque part évacuée dans le récit qu'en font les prostituées au motif que la prostitution serait finalement un moindre mal dans des vies aux choix très limités. Elle devient une étape dans un projet d'ascension sociale.

Quel est l'apport financier de la prostitution ? Garantit-elle une sécurité financière plus élevée que dans d'autres professions auxquelles elles pourraient avoir accès ?

Les histoires de vie des femmes que j'ai rencontrées sont tissées de violences morales, physiques et sexuelles, de précarités affectives et économiques. Sur ce plan pourtant, le quotidien des maisons closes ne présente pas une grande nouveauté. L'entrée en prostitution peut même favoriser une autonomie financière qu'interdisaient aux femmes leurs salaires et leur dépendance des hommes, père ou mari, dont le rôle de pourvoyeur de revenus assure la domination. La prostitution permet alors de renégocier leur place dans la société mais aussi au sein de leur famille, qu'elles aident économiquement.

Qu'est-ce que les expériences de Marta et Karina racontent de leur rapport aux hommes ?

Ce que j'ai toujours trouvé frappant dans le discours des femmes que j'ai rencontrées c'est qu'il n'y a pas d'amertume, ou d'idée de vengeance envers les hommes en soi ; même si beaucoup ont été victimes de violence ou d'abandon de la part de leurs conjoints, de leurs pères, des pères de leurs enfants. Bien sûr, il existe une dimension ludique dans la prostitution et dans ce que les femmes appellent « leur domination sur les hommes et leur argent », ce qui revient à jouer du désir masculin de se sentir désiré, ou performant (ce qui est le cas de la plupart des clients boliviens) pour imposer leurs règles aux clients, une position qui tranche avec leurs anciennes expériences d'épouses ou d'employées.

Les hommes sont des clients, il y en a des bons et des mauvais, certains dont on s'autorise à tomber amoureuse, même si les femmes savent bien que rencontrer son conjoint dans la prostitution est une mauvaise idée, car les hommes jouent très souvent du passé des femmes pour les humilier ou se présenter comme des sauveurs auxquels elles seraient redevables.. En tout cas, les femmes restent attachées à l'idée de mariage, de famille, même si on pourrait croire que la prostitution les a vaccinées, ou tout du moins donné l'envie de prendre leur distance avec les hommes.



L'ÉQUIPE DU FILM

Le réalisateur, Philippe Crnogorac

Diplômé en anthropologie, ayant exercé différents métiers dans le milieu du cinéma, Philippe Crnogorac a très vite été attiré par le documentaire pour la liberté formelle qu'il permet et l'exploration des différentes facettes du réel auquel il nous convoque.

Après quelques films d'études, en 1998 il réalise en Bolivie son premier documentaire, *La femme, la mine et le diable*. Il découvre les mines de Potosi et rencontre les habitants de ces hauts plateaux andins qu'il retrouvera pour un autre film : *La tentation de Potosi*, sorti au cinéma en 2010.

Pour la télévision, il réalise des carnets de voyage pour Arte et un documentaire sur les familles recomposées pour France 3 Alsace.

Son film documentaire *Chabada, la vie des hommes*, co-produit et diffusé par France 3 Midi-Pyrénées, a été sélectionné dans de nombreux festivals. Le film est sorti en salle en 2007.

Filmographie sélective

LA TENTATION DE POTOSI – 66' – Zorba Production / IRD / Synapse – 2010

Festivals : Cervino Cinemountain Festival – Août 2010, Festival Terra di Tutti – Bologne – Octobre 2010, Filmar en America Latina - Genève – Nov. 2010, Aux écrans du réel – Le Mans – Nov. 2010, Festival international du film de montagne d'Autrans - Déc. 2010, Muestra de documental d'Espiello – Avril 2011, Le grand bivouac d'Albertville– Octobre 2012

QUAND LA FAMILLE SE RECOMPOSE – 52' – Pyramide Production / France 3 - Diffusion France 3 : 2009.

CARNETS DE VOYAGE AU CAP-VERT ET EN ISLANDE – 52' et 26'

2 films de la collection "Carnet de voyage" d'Arte. Gédéon Programmes / Arte / Voyage
Diffusion : décembre 2007

HVALUR ! (Baleine !) – 26' – YAP / Soixante-Quinze.

Co-réalisé avec Christoph Schwaiger.

Festival Ecovision – Palerme. 2005 / Festival International du film d'environnement. Paris. 2005. / Biennale de l'environnement – Montreuil. 2006

CHABADA, LA VIE DES HOMMES – 57' – Pyramide Production / Regard Nomade / France 3 Sud
Etats généraux du film documentaire - Lussas. 2005 / Rencontres du cinéma documentaire - Pantin. 2005. /
Le mois du film documentaire – Nîmes. 2005 / La nuit du Trianon - Romainville – 2005 / Cinéma l'Atalante
– Bayonne - 2006 / Fontaine en Montagne – 2011 / Le grand bivouac à Albertville – 2012

AVEC IVAN – 58' – Pyramide Production / Yumi Production / TV 10 Angers.

Le Luxy – Cinéma Art et Essai – Ivry-sur-Seine. 2004 / Festival “Les Ecrans documentaires” - Arcueil. 2004
/ Le mois du documentaire – Toulouse. 2007

LA FEMME, LA MINE ET LE DIABLE – 52' – BFC Production / La Cinquième. Diffusion : “la Cinquième”
- décembre 2000.

Mines et mineurs d'ici et d'ailleurs - Lille - 1999 / 20^e bilan du film ethnographique - Musée de l'Homme -
Paris - 2001 / Rencontres cinématographiques d'Amérique latine - Toulouse - 2001

* * * *

La co-auteure, Pascale Absi

Pascale Absi est anthropologue à l'IRD, un institut de recherche public français. Depuis une vingtaine d'années elle s'intéresse au monde du travail dans les villes des Andes boliviennes, où elle a vécu une quinzaine d'années.

Dans ce cadre, elle a rédigé de nombreux articles sur les mineurs de fond, les commerçants, et les travailleurs précaires. Elle est l'auteure de « Les ministres du diable. Le travail et ses représentations dans les mines de Bolivie » publié chez L'Harmattan en 2003. En 2010, elle a écrit et tourné avec Philippe le film « La tentation de Potosi » qui, au travers de la figure du diable et du pacte diabolique, met en scène les conceptions de l'argent et de l'enrichissement dans cette région des Andes.

De 2005 à 2009, elle a mené une enquête sur le milieu de la prostitution, notamment dans les anciennes maisons closes et auprès des prostituées qui passent des petites annonces dans le journal. Il s'agit d'une ethnographie classique, au long cours, impliquant des séjours de plusieurs jours dans les maisons closes afin de comprendre comment la prostitution prend sens et place dans la vie des femmes concernées et comment leur vécu s'articule avec les aspects plus publics de la pratique (l'organisation institutionnelle de la prostitution, la production étatique d'un corps prostitué, le débat sur la professionnalisation de la prostitution...).

De ce travail sont nés une dizaine d'articles et l'envie de faire *Marta et Karina, en discrète compagnie*.

LA RÉALISATRICE CLAIRE SIMON PARLE DU FILM

Bolivie, deux femmes d'âges différents se prostituent pour nourrir leur famille et payer leurs études de droit. Philippe Crnogorac les filme et les interroge : « Vous êtes bien sûres que vous voulez être filmées ? » Oui. Elles veulent témoigner de leur vies, de leur choix et de leur parcours. Philippe Crnogorac a une position rare d'écoute et d'empathie : il filme avec l'innocence d'un enfant qui voit, comprend, mais ne veut jamais s'imposer. Au moment crucial, il n'entre pas dans la chambre de la passe, il reste dans l'antichambre où se joue l'archétype de tout contrat, et c'est ce qu'on saisit tapi dans l'ombre avec lui. On entend les mots qui font contrat où le corps et l'argent s'échangent, et où chacun s'assure de dominer l'autre.

Et le fait de ne pas voir permet de s'affranchir du spectacle pour écouter sonner chaque mot de cet échange cruel et tellement prévisible que, soudain, il nous surprend par sa précision prosaïque, sans appel. C'est le modèle de tous les contrats, car ce qui s'échange n'est ni comparable, ni égal. Le corps et l'argent. Chaque prostituée qui est filmée fait un acte de résistance en revendiquant publiquement son travail, comment elle le fait et en subit les dangers, la violence (c'est le cas de Karina). C'est cette volonté de résistance que le film montre et cela va loin, dans le malheur comme dans l'espoir du virage possible de leurs vies... Les études de droit suivent leur cours jusqu'à l'aboutissement, jusqu'au diplôme, jusqu'à la possibilité d'exercer un autre métier, une autre fonction dans la société. Le film se termine sur une scène extraordinaire où l'une des deux est enfin sacrée avocate. Après l'ombre, la lumière pour cette femme qui, dans un monde d'hommes catholiques et machistes, finit par obtenir les pouvoirs sacrés et respectables du droit de la défense.



* * * *



"Pré-générique : un plan large et fixe en plongée sur la rue d'une ville endormie. Un chien aboie. Après le générique, la même rue, en plein jour, grouillante de voitures avec au fond la montagne et le ciel. Suivront une série de plans sur la ville, caméra à hauteur d'homme puis en contre-plongée sur le ciel strié de fils électriques. On retrouvera un plan identique, à la tombée de la nuit, vers le milieu du film. On pense à Ozu et cette manière, récurrente, de cadrer la ville, avec ses longs plans fixes.

Sur ces images démarre une voix de femme, off, qui parle à un homme, lui pose des questions... « Allez, on se met au travail. » C'est Marta. Elle est prostituée.

La conversation s'est arrêtée. On est à l'intérieur, la caméra au niveau du sol, comme sous une porte ; on voit des jambes... Puis c'est un couloir sombre et vide avec bruits divers derrière porte et fenêtres... Ces images reviendront au cours du film. On est bien chez Ozu, pas dans une télé-réalité où l'on cacherait les visages les floutant... A contrario de cette aberration télévisuelle de vouloir tout mettre dans le champ, le cinéaste travaille sur la coupure, la séparation : il y aura du champ et du hors-champ et donc la présence permanente, tout au long du film, de l'interdit où tout, précisément, peut être dit.

Apparaît Marta, en gros plan, qui téléphone à un futur client. Présence du corps. Libre, souriante, organisée, à l'aise... On va vite découvrir qu'elle a du métier et de la personnalité. « Je ne crois pas que nous sommes des victimes... » Elle a deux enfants.

Karina est également au téléphone avec un client. On la verra plus tard dans sa cuisine, avec son enfant malade, attentionnée comme peut l'être une mère. Tous ses rendez-vous, elle les prend près de sa maison, au coin des rues Jaime Mendoza et Antofagasta... Elle nous raconte pourquoi elle accepte de témoigner dans ce film : « Je voudrais que les gens voient que les prostituées ne sont pas comme ils l'imaginent. Même s'ils disent : 'tu te vends, où est ta dignité?'. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse de dignité. La dignité c'est autre chose qui n'a rien à voir avec ça ». et comment elle est entrée dans le métier : pour subvenir aux besoins de sa famille et de sa mère à l'hôpital... Elle nous dit la honte de la première fois : « je me suis sentie tellement dégoûtante et sale. Mais ensuite j'ai regardé l'argent et je me suis dit : « Finalement, je vais supporter... »

Marta et Karina se connaissent bien. Elles ont travaillé dans les mêmes bordels, s'entraîdant l'une l'autre. Elles ont décidé de les quitter pour s'installer chacune d'elle dans une maison particulière et personnelle. Elles se voient moins.

Le film passera de l'une à l'autre... multipliant les plans avec les portables, leur outil de travail, qui leur permettent de prendre les rendez-vous... Répétition des mêmes questions : comment tu es habillé ? Quel âge tu as ? ... Leur quotidien...

Parfois, elles s'adressent directement à la caméra pour dire leur vécu, l'histoire d'un client, leur travail. Pas d'interview. Elles se mettent en scène, chacune à sa manière, pour prendre la parole sur leur désir de participer à ce film, sur le métier qu'elles exercent, les risques pour leur vie même... Alors, le cinéaste se fait metteur en scène de leur parole. Les cadres sont justes parce que le cinéaste écoute.

Au détour d'un monologue on apprend que Marta a deux vies bien séparées. Elle est aussi inscrite à l'Université, elle fait des études de droit pour devenir avocate, elle reçoit un client au prix de la passe uniquement pour des conseils juridiques : c'est moins cher pour lui, dit-elle en riant.

Karina raconte son déplacement chez un de ses clients, le jour de la Saint-Jean... Long monologue accompagné d'un plan en caméra portée dans une voiture, la nuit... L'image rejoue la scène... jusqu'au moment du drame, hors de la ville : tentative de viol et une pierre à portée de main pour se défendre...(1). La Justice comprendra-t-elle ?

On repense alors à la question de la dignité évoquée plus haut et qui se formulera lors de la visite de Karina dans un Centre contre les violences conjugales : elle re-raconte son histoire, émue, consciente de la déposition qu'elle fait et de ses conséquences. Elle voudrait assumer une responsabilité dont elle pourrait être la victime. Oui, la dignité !

Marta se maquille. Nouveau costume, nouvelle couleur sur les ongles, nouveau collier, coiffure impeccable. Elle ne répond pas au téléphone : « Aujourd'hui, je me consacre à moi... Je vais recevoir ma licence en droit. » Effet de surprise incroyable, inimaginable. Comment a-t-elle pu mener à bien ces études parallèlement à son travail de prostituée ? La réponse arrive, très vite : « Si j'ai voulu montrer ma vie dans ce film c'est pour que d'autres voient que tu peux faire plein de choses et que cela ne te définit pas ! » Halte aux préjugés ! Tel est bien l'enjeu du film : ne pas enfermer l'Autre dans les clichés véhiculés par les mots et les images toutes faites. Et Dieu sait ce qu'il peut en être du mot « prostituée » !

Nous sommes dans le salon d'honneur de l'Université où Marta émue et souriante va recevoir son diplôme d'avocate. Karina est là, chaleureuse et discrète. Avant la remise personnelle des diplômes, Marta et ses collègues futurs récipiendaires font face à l'homme qui dit la loi et représente l'Etat. Le cinéaste filme sans bouger, latéralement, ce face-à-face avec, entre les deux, une table où figurent un crucifix, deux cierges allumés et un livre ouvert. Il ne filme pas en champ/contre-champ les réactions des uns ou des autres. Il choisit de nous montrer le rituel, solennel, porteur de sacré, d'hommes et de femmes à égalité, soumis à la loi commune, qui doivent et devront dire la justice. On pense à Karina et comment la justice tranchera l'histoire de la pierre pour se défendre...

Le film se termine très justement avec Karina, dans la rue, au téléphone pour son travail... La vie reprend, au coin des rues Jaime Mendoza et Antofagasta. La ville est animée, comme toutes les villes... Mais quelque chose a changé. Notre regard n'est plus le même. On aime ces deux femmes et les êtres humains qui composent cette ville..."

(1) Me reviennent alors à la mémoire des images d'un long parcours en voiture vers une plage d'Ostie où fut découvert le corps de Pasolini...

POUR ALLER PLUS LOIN...

Sur le débat en France autour de la prostitution :

- Absi Pascale, « La professionnalisation de la prostitution : le travail des femmes (aussi) en question », *L'Homme et la société* 2/2010 (n° 176-177) , p. 193-212
- Lilian Mathieu, *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte, « Repères », 2015, p. 128
- Deschamps Catherine et Souyris Anne, *Femmes publiques : les féminismes à l'épreuve de la prostitution*, Amsterdam, coll. « Démocritique », 2009, p. 187
- Tabet Paola, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, « Bibliothèque du féminisme », 2004, p. 207

Sur les conditions de travail dans les maisons de prostitution en Bolivie :

- Absi Pascale, « Femmes de maison : les avatars boliviens du réglementarisme ». In : *Prostitution : l'appropriation sécuritaire d'une cause victimaire. Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, (198), p. 79-92



FICHE TECHNIQUE

Marta et Karina, en discrète compagnie

Un film de Philippe Crnogorac

France – 2015 – 69'

Réalisateur : Philippe Crnogorac

Auteurs : Philippe Crnogorac & Pascale Absi

Image : Philippe Crnogorac

Son : Pascale Absi

Montage : Virginie Véricourt

Musique originale : Emmanuel Blanc

Producteur délégué : Iskra

Coproducteur : Institut de recherche pour le développement (IRD)

Participation : CNC, COSIP

Formats disponibles : DCP, Blu Ray, DVD, fichier numérique

VO espagnol ST français / anglais – Couleur – Stéréo – HD 16/9^e

